

Philippe Michard

Les Amies de ma mère

**PHILIPPE
MICHARD**

P.O.L

Les Amies de ma mère

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

NOTRE JARDIN, 1995

LE PORTRAIT DE SIMONETTA VESPUCCI, 2017

Philippe Michard

Les Amies de ma mère

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2020
ISBN : 978-2-8180-5143-6
www.pol-editeur.com

« Pleure, chérie, pleure, le moment de pleurer est venu ! Le héros de ma petite histoire est mort il y a un instant. Si cela doit te consoler, sache qu'il est mort assez paisiblement et réconcilié avec tous. »

« ...Je n'ai pleuré qu'une fois il y a deux ou trois mois... C'était la nuit et la cause de mes larmes était un passage de mon roman. »

Franz Kafka, *Lettres à Felice*

« J'avais les larmes aux yeux. Le caractère indubitable de mon récit s'est trouvé confirmé. »

Franz Kafka, *Journal*

« Ne pas pouvoir fuir sa condition – pour beaucoup cela a été comme un vertige. Situation humaine, certes – et par là, l'âme humaine est peut-être naturellement juive. »

Emmanuel Levinas, Être juif

« De qui sors-tu du beurre de Torah ? De celui qui vomit sur sa mère le lait qu'il a tété de ses seins. »

Talmud Babli, traité de Berakhot 63, b

À Paris

Je me berçais de rêves d'Alençon à Tunis en bateau et de Palerme en Israël : un voyage pour écrire *Les Amies*, mais jamais je n'ai pu faire un plan, ce qui ne m'empêche pas d'écrire mais évite que le lecteur s'y retrouve, le lecteur : celui pour qui j'écris ; comme le poissonnier arrache la peau d'une sole, sa main m'arracherait le cœur, souffrance qui justifie la *crainte de Dieu*, celui pour qui j'écris sait ce qui fait le charme, et que la vie s'étend de façon rhizomique, mot qui ne fait pas rire parce qu'il y a la guerre. Je m'attelle au projet pour parler des amies comme une bombe explose quand sa matière atteint sa masse critique puisque ma mère et moi sommes un et ses amies la représentent. Vous parler des amies sans plan que l'énergie qui me sépare de ma mère sachant que la force du lien est au-delà du mot « amour ». Un projet qui résiste : de voyager pour retrouver ces femmes fait que je ne commencerai le livre qu'après être allé à Tunis, Palerme, Tel Aviv, sans travailler c'est pas possible, il faut que je travaille et que la nuit je monte dans la soupen

écrire et le matin je cours sans guide que cette liberté de me diriger vers ma mère et ses amies de Tunis, Palerme, Tel Aviv, Paris, ces villes, ne serait-ce que leurs noms ! Ainsi, j'écris comme quand je cours pour faire le tour de la maison, fascination des mots (*lapsus machinae : des morts*), comme si je courais vers ma mort pour qu'elle précède celle de ma mère après laquelle je ne vivrai plus. « À partir du moment où l'on considère les mots comme une matière, il est très agréable de s'en occuper... » écrit Francis Ponge ; « traiter la langue comme une chose », écrit Valère Novarina, comme le schizophrène se fascine des paquets de réel que les mots ont arrachés de lui ; sans plan, ce qui oblige à revenir à la cible qui est aussi le départ comme on trace une étoile partie et revenue au centre : création, révélation, rédemption, les amies de ma mère comme moyen de la remettre au centre puisqu'en elle j'ai trouvé la matière dont je ferai mon livre, développée depuis nos chromosomes, cytoplasme et mitochondries, pour montrer que j'en sais quelque chose alors que quand on sait tout on ne sait rien : les mitochondries sont ces organites voués à produire l'énergie par l'oxydation des substrats, celles dont je parle depuis l'ovocyte de ma mère qui m'a donné naissance, unique dans le *midrach*¹, cette

1. « ... et dire de la grandeur du saint, béni soit-il, qu'un Adam est façonné sur combien de monnaies avec un seul sceau, chacun semblant à l'autre et l'autre au premier car le roi des rois, le Saint, béni soit-il, a façonné chaque humain avec le sceau du premier homme, mais pas un seul d'entre eux n'est identique à son compagnon. Ainsi, chaque homme doit dire : le monde fût créé pour moi » (Sanhédrin 38). Le sens des mots en italique peut être recherché dans le lexique p. 263.

cellule dont je suis issu pourvu qu'elle ait été abordée par le flagelle minuscule devant l'ovocyte de ma mère, dans son énergie singulière qui lui a fait remonter la glaire cervicale aux protéines intelligentes au point que ma mère a choisi celui qui ferait parler d'elle, vers l'ovocyte s'y fondre ; celui-ci pénétrait le monde des mitochondries de ma mère : né de là pour que mes doigts crépitent à saisir l'origine, lancés pour parler de ma mère jusqu'à atteindre la masse de chair qu'elle m'a confiée dans ses organites porteurs d'un matériel génétique indépendant au point que l'hypothèse qu'il s'agisse d'un micro-organisme exogène a été soulevée, je crois. Cours d'histoire naturelle et de géographie si je décris les villes, pour l'instant par leurs noms : Tunis, Tel Aviv, Palerme (lapsus machinae : *Parlème* comme de parler-aimer), Berkeley. Quand on n'est plus capable de trouver le réel à l'aide de la fiction, il importe d'utiliser contre lui des éléments du réel même, à la manière dont les tailleurs d'une pierre ont pu tailler celle-ci avec une pierre plus dure, j'utilise ma mère pure plus que n'importe quelle fiction pour trouver le réel et y faire circuler la vie.

Je commence par ce titre : *Les Amies*, sans savoir plus que des lambeaux de pensées où il est question du réel et de ma façon d'en suivre la trace comme un surfeur la vague, aptitude admirée de n'importe quelle compétence comme celles d'une femme que je soigne, psychotique aveugle considérée comme attardée mentale qui me lisait en braille *Un cœur simple*, énonçant à voix haute

les phrases dont ses doigts caressaient les lettres sur les pages piquetées de trous, compétences singulières, aptitudes dont je suis éloigné jusqu'à ce que j'imagine que par la grâce d'une situation, l'entraînement d'écriture (lapsus m. écriture, à la manière de *négritude*), cet entraînement m'emmène au point de rencontrer les autres, car si j'écris tout seul, j'en supporte la charge dans l'espoir qu'on y accède même si je me résous à être l'autre de moi-même avant qu'on me connaisse enfin. Les phrases avancent, elles se font pour parler des amies, j'ai tout mon temps à moins que je ne meure non sans que l'échéance soit présente à mes yeux pour qu'elle me force à vivre jusque-là. Les amies de ma mère sont quatre, vivantes comme ma mère, je mourrai avant elles si Dieu veut. Quatre femmes en 1935 qui se savent aujourd'hui encore, certaines proches, l'une perdue de vue. J'en ai entendu parler il y a huit jours : c'est Claude. Les autres : Giuliana et Lucette, Claire, ma mère. Cinq en tout. Nées à Tunis, pas toutes, Giuliana à Tripoli, ma mère à Alençon, département de l'Orne dont une rivière homonyme coule près de Nancy d'où maman est partie pour Tunis en 1939 avec sa propre mère, d'autres femmes n'ont pas leur place ici. Il s'agit des amies et de ma mère qui se souvient.

Giuliana, Lucette, Claire et Claude, ma mère née d'Alençon, Orne, comme ornement, contournement, méandre, arrivée à Tunis en 1939 dans la famille de sa mère née Cassuto d'une Montefiore, fil juif auquel je me rattache quand il a presque disparu. Une structure par

cinq, chiffre dont je sais l'importance par les cinq livres, j'ai peur de leur exactitude pour dire : cinq femmes dès 1935, à Tunis en 1939, 1940, c'est la guerre comme si nous y étions.

Je les interrogerai à Palerme, à Tel Aviv, Paris, Tunis pour le plaisir de mon enquête ici ou là, cinq femmes, quatre villes ou cinq si je compte Jérusalem, le seul nom de Jérusalem ! Il pourrait orienter *Les Amies*, mais je ne suis pas en mesure de voyager, je commence sans avoir le temps, sans savoir qu'à travers les souvenirs déformés qui apparaissent, ma mère anorexique à qui la mère de Claude disait après le repas : « Vous n'avez pas faim, Marie-Rose ? Vous êtes sûre ?... Vous voulez un œuf sur le plat ? », souvenirs de souvenirs comme on sait qu'on est sorti d'Égypte pour l'avoir raconté souvent.

Cinq femmes comptent d'autant plus qu'il s'agit de ma mère. « *Sur le rabbi Tarphon on racontait plusieurs histoires. Par exemple : "Chaque fois que sa mère voulait se mettre au lit, il s'agenouillait et elle montait sur lui ; pour descendre de son lit, elle procédait de même"*¹ », hyperbole à laquelle je m'attache au risque que la vérité lui impose ses contraintes si je veux chercher *Les Amies* à Tunis en 1935. Giuliana y arrivera en 1938, née en Tripolitaine, son père, porte-parole du gouverneur mussolinien, est mort d'un infarctus à la promulgation des lois raciales, il

1. Talmud Babli, *Kidoushim*, 31b.

était juif; funérailles nationales parce qu'il était fasciste aussi. En 1935, la Tunisie n'est pas la France. « Les terres d'Afrique ne portaient-elles pas encore la marque de Rome à laquelle la jeune nation italienne prétendait rattacher sa généalogie ?¹ », témoignant de traces historiques telles, qu'on raconte que les Amoréens chassés par Josué, ou les Gébuséens, auraient trouvé en Carthage leur ville et jusqu'au Maroc atlantique. « Un traité... garantissait à l'Italie une juridiction consulaire, des écoles nationales, des offices postaux nationaux. Les consuls italiens obtenaient pour leur pays des concessions économiques dont le chemin de fer de La Goulette, à la compagnie Rubattino. Ce nom évoque mille incidents qui ont marqué la rivalité franco-italienne en Tunisie de 1870 jusqu'au jour où la France résolut d'intervenir et, en 1881, occupa militairement la Tunisie². »

J'ai donc écrit pour Claude : « Chère Madame, Mon nom ne vous dira rien, mais vous vous souviendrez de celui de ma mère, Marie-Rose Puel, née d'Édouard Puel et de Gisèle Cassuto. Vous étiez des amies d'enfance et elle m'a parlé de vous. Je comprends que vous écrivez. Il se trouve que je cherche dans les souvenirs de ma mère, son enfance à Tunis d'où vous êtes parties. J'ai parlé à Lucette, Giuliana, Claire et ma mère. J'avance les yeux bandés, mais les histoires de judaïsme et de Méditerranée

1. Henri de Montety, *Les Italiens en Tunisie*, 1937.

2. *Ibid.*

née me touchent. Accepteriez-vous de me rencontrer pour évoquer ces moments ?... » Mais je n'ai pas posté la lettre, je ne suis pas prêt, il n'est pas encore temps.

J'ai continué à questionner ma mère : elle se souvient du soir de Kippour où son grand-père l'a bénie sous son châle devant la synagogue, et de sa communion à douze ans dans la cathédrale ; elle y est allée pour faire comme ses amies chrétiennes dont je ne sais pas les noms, une protestante, « très sérieuse, elle s'étonnait que je révise mes leçons dans le trolleybus », comme elle me le répète aujourd'hui pendant la fête de *Chavouot*¹, « je révisais aussi à l'entracte, au Théâtre municipal de Tunis. Nous y allions avec mes parents. On a vu Jean Marais ! À l'époque, je prenais les choses à la légère » (après la guerre), dit-elle, à la manière de *Tehila* de Samuel Joseph Agnon : « À peine levée et jusqu'à mon coucher, je ne cessais de babiller (... puis...) Je finis par comprendre : il ne doit pas sortir d'un homme plus de mots que ceux que le destin a fixés aux jours de sa vie... » et ma mère est redevenue grave, avec cette obsession de retenir les cours à la lettre, ses ennuis de santé et l'idée de justice et de philosophie, les amies juives même si on ne le disait pas. « Quand mes cousines étaient traitées de “sale Juive”, j'étais avec elles. J'aurais voulu qu'on me traite de “sale Juive” », dit-elle maintenant.

1. *Chavouot* : fête des semaines, voir lexique p. 259.

J'ai poursuivi parce que nous étions seuls, posé deux questions sur Tunis d'où elle a déroulé des souvenirs dont j'ai dû perdre beaucoup et sur Nancy, au 9, rue du Sergent-Bobillot, mes grands-parents y habitaient, enseignants, la jeune sœur de son père, Fifine dans une chambre de bonne où elle lisait les contes de Perrault qui bouleversaient ma mère au point qu'elle n'a pas voulu lire autre chose jusqu'à l'âge de douze ans. « Ils m'avaient offert *Eugénie Grandet* », d'abord rébarbatif ; l'année d'après la lecture des romans comme à La Goulette chez Lucette Dostoïevski, « ... chacun, en montrant ses haillons et ses mains calleuses, se fâche et se récrie : "Nous travaillons comme des bêtes de somme, nous trimons, nous sommes faméliques comme des chiens et traînons la misère ! D'autres ne travaillent pas, ne se donnent aucun mal et sont riches !" (L'éternel refrain !) », *L'Idiot*, nous en reparlerons. Une école maternelle près de la place Stanislas. Ensuite la fuite. « J'ai toujours eu *le mal des transports*. On parle des mères porteuses, moi, ma mère ne m'a pas portée. Quand on dormait ensemble elle me repoussait, elle cherchait son mari (prisonnier). Je vomissais, elle m'a laissée seule dans le bateau alors que je n'avais qu'elle. Ensuite chez les Gabison de Béja, mon cousin Bob avait un chien. J'ai été mordue par ce chien » (elle montre son mollet qui me rappelle *Le Manoir de Rosemonde*, une des mélodies de Duparc : « ... comme un chien l'amour m'a mordu ») Bob était très à l'aise. Ensuite les bombardements : « Mon père au bas de l'escalier avec ma sœur Lulu dans ses bras. On devait traverser la rue pour aller dans

la cave. Juste à ce moment-là, la bombe où Mademoiselle Tremsal a été déchiquetée » ; rue de Corinthe, ces souvenirs qui restent. La famille Cassuto-Montefiore-Levi ; le même palier rue de Corinthe, les enfants frères et sœur jouaient aux amants sous les yeux de leur mère qui était folle, hystérique et belle. À Tunis la psychiatrie c'était les électrochocs comme pour la mère de Jean-Pierre. Gino, ma mère l'aimait beaucoup, « il était de la *grena*, le dessus du panier, dentiste, il ne travaillait pas beaucoup. On disait de certains : “*Il se croit*” comme de la *zia* Antonia, on ne la fréquentait pas, on disait : *sa l'inglese* qui signifie “elle sait l'anglais” », comme un signe de distinction devenue marque d'infamie pour ceux qui ne le savaient pas. L'italien, par contre, marquage fort pour la communauté dont il était l'indice aristocratique comme en témoignent les histoires de Giuliana et de Jean-Pierre. Autre famille, elle si belle, son amant à table avec eux le jour où elle est morte. Il faut dire que lui était coureur, André aussi (deux frères de ma grand-mère, un geste de maman plein de sous-entendus), le cousin qui jouait à l'amant avec sa mère, il était beau, il l'est resté, comme son père que maman appelait « mon prince charmant », engagé dans la marine, un costume d'officier, etc. L'important est le déracinement : « Bob, Lucette, c'était leur pays. » Maman : « Moi, j'étais tombée là. » L'Afrique du Nord comme un asile perdu. La colonie de vacances près de Bizerte pendant la guerre pour l'éloigner des bombes. « Une bonne intention », mais Maman vomissait, Bob était sale, mal habillé mais heureux, il était chez lui. Ensuite Lucette

et Giuliana. Maman aimait Giuliana, « presque charnellement ». « On dormait dans le même lit. » « Elle était une mère » (Giuliana fille unique adulée après la mort de ses deux sœurs) ... Lucette pour nous *un phare*, elle pouvait être dure. Elle disposait d'une connaissance des codes, elle organisait sa journée. Se rappelle La Goulette dans un placard en larmes avec Dostoïevski comme je le lis d'Aglaïa Ivanovna dans *L'Idiot* : « Dans son enfance elle se fourrait dans les armoires et restait blottie deux ou trois heures, rien que pour éviter de paraître devant le monde. Depuis, elle a grandi... mais le caractère est resté le même... » Le rôle de mon grand-père dans la famille juive folle, « un sage », conciliateur comme *Jéthro* dans la Bible, a conseillé Moïse pour organiser le peuple hébreu. Noté l'arbre de Noël dans l'appartement des Levi. Le marqueur italien de classe, comme dans la famille de Jean-Pierre, et Giuliana aujourd'hui encore « parce que j'étais italienne », de mère Maarek, grand-mère Catan, père Costa de Mahdia, italianité reconquise par le séjour à Tripoli, le fascisme, les liens siciliens comme s'ils étaient inscrits dans la chair. Il me manque l'avis d'Abel, celui de Bob. Ce n'est pas aujourd'hui que j'écrirai *Les Amies*.

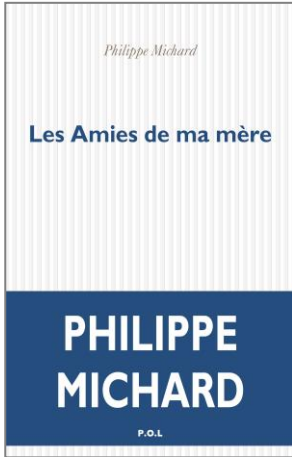
Je cherche l'écriture des *Amies de ma mère* pour ce qui me fait peur comme ces mots : « Exploder en vol », supposant que le chemin vers ma mère s'interrompt à force des tensions que ne contiendront plus la cohérence du sujet entre les déchirures du moi. Je cherche ma mère chez les Juifs mais j'ai tourné les talons devant

Remerciements

Je remercie ma mère et ses amies du livre, Jean-Pierre pour Racine et les sources antiques, Jean Pisante qui m'a ouvert les portes de la spiritualité juive, Rivon Krygier qui m'en a donné les clés, Tony Levy pour les mêmes portes et sa relecture des citations hébraïques. Merci à Claude Pujade-Renaud qui est ma première lectrice et à ceux dont les lectures m'ont permis d'amender ce texte (mon père, André Michard, Jeanne Valensi, Isabelle Diu, ma sœur Sylvie, Gilles Michard, Elisabeth Matiffa). Enfin et surtout merci à ma femme et à mes enfants qui supportent mon écriture et mon obsession de Torah.

Achévé d'imprimer en septembre 2020 par CPI Firmin-Didot
N° d'éditeur : 2717 - N° d'édition : 371807 - N° d'imprimeur : 20xxxx
Dépôt légal : octobre 2020

Imprimé en France



Philippe Michard
Les Amies de ma mère

Cette édition électronique du livre
Les Amies de ma mère de PHILIPPE MICHARD
a été réalisée le 17 septembre 2020 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en septembre 2020 par CPI Firmin-Didot
(ISBN : 9782818051436)
Code Sodis : U34846 - ISBN : 9782818051450
Numéro d'édition : 371809